



HAL
open science

**David Crouch, The Birth of Nobility. Constructing
Aristocracy in England and France, 900-1300, Londres,
Pearson-Longman, 2005, 361 p.**

Martin Aurell

► **To cite this version:**

Martin Aurell. David Crouch, The Birth of Nobility. Constructing Aristocracy in England and France, 900-1300, Londres, Pearson-Longman, 2005, 361 p.. Revue historique, 2008, 310 (647/3), pp.688-691. <10.3917/rhis.083.0677>. <halshs-01307350>

HAL Id: halshs-01307350

<https://shs.hal.science/halshs-01307350v1>

Submitted on 30 May 2025

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization



Review

Reviewed Work(s): *The Birth of Nobility. Constructing Aristocracy in England and France, 900-1300* by David Crouch

Review by: Martin aurell

Source: *Revue Historique*, Juillet 2008, T. 310, Fasc. 3 (647) (Juillet 2008), pp. 688-691

Published by: Presses Universitaires de France

Stable URL: <https://www.jstor.org/stable/40958250>

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at <https://about.jstor.org/terms>



Presses Universitaires de France is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Revue Historique*

JSTOR

thèse de 1974, P. Corbet loue, en une affirmation dont les présupposés peuvent paraître discutables, « son refus de toute concession aux modes et à d'artificielles conceptualisations » (p. 8). Pragmatisme et prudence théorique caractérisent aussi le recueil d'articles. Tout en écoutant le plaidoyer pour la solidité de la « cave » (leçon héritée de J. Schneider), le lecteur ne manquera pas de s'interroger sur la pertinence de la distinction – illusoire – entre les concepts et l'érudition, laquelle serait « ce qui reste quand le discours s'est évaporé » (p. 385). On est d'autant moins convaincu ici qu'au long des pages, le discours traduit une vision un peu figée de la société féodale (il est souvent question d'aventuriers et de vassaux indociles, de décomposition et d'insoumission) – traits parfois trop géométriques, que l'on n'aura guère de mal à assouplir à la lumière de travaux récents. Et il faut donner acte à M. Bur de sa volonté d'ouverture méthodologique, qu'illustre, outre l'appel à la « psychohistoire » (p. 89, par exemple), qui peut aujourd'hui susciter des réserves, la collaboration avec un mathématicien (« Essai de typologie de l'habitat seigneurial dans l'Argonne aux XI^e-XIII^e siècles... », p. 303-322) et avec un spécialiste de palynologie (« Occupation du sol et peuplement dans la vallée du Thin... », p. 371-381). Ces dernières remarques ne sauraient donc réduire l'intérêt d'un livre qui est en outre – en dépit de l'absence d'index – un très riche instrument de travail, où les matériaux abondent (et l'on glane aussi beaucoup en marge du propos principal), et au sein duquel illustrations, tableaux généalogiques, cartes et plans (retenons par exemple la carte des foires en Champagne à la fin du XIII^e siècle, p. 505) participent pleinement de la démonstration. Il faut dire enfin qu'avec l'ouvrage de M. Bur, le lecteur tient entre ses mains un objet de fort belle facture : la chose est aujourd'hui trop rare pour que ne soit pas salué le remarquable travail de l'éditeur.

Alain PROVOST.

David Crouch, *The Birth of Nobility. Constructing Aristocracy in England and France, 900-1300*, Londres, Pearson-Longman, 2005, 361 p.

Ce livre présente un intérêt exceptionnel pour les spécialistes de la noblesse et, plus généralement, de la société occidentale du Moyen Âge central. Son ambition est de comparer les recherches sur la question depuis au moins le XVIII^e siècle, menées, de façon parallèle ou croisée, en Angleterre et dans le nord de la France. Elle ne se limite toutefois pas à la seule synthèse historiographique, embrassant une riche bibliographie en anglais et en français. Un rapide aperçu des abondantes notes infrapaginales prouve, au contraire, que l'analyse documentaire n'est pas en reste. L'auteur, qui expose de façon claire et exhaustive les idées et les débats de ses prédécesseurs, prend toujours position à l'aide d'exemples, souvent peu connus, toujours vivants, qu'il a puisés dans des sources variées, citées avec assurance d'après leurs meilleures éditions. Le tout est servi par un style alerte, non dépourvu de traits d'humour. En particulier, les médiévistes, leur milieu intellectuel et leur contexte historique sont dessinés avec une distance aussi respectueuse que parfois ironique, témoignant de la profonde familiarité de D. Crouch avec leur œuvre, longuement et patiemment fréquentée. Il s'agit, en définitive, d'un ouvrage remarquable, qui fera date dans la médiévistique du XXI^e siècle.

L'ouvrage est divisé en quatre parties : conduite, parenté, classe et seigneurie. Commencer par les comportements n'est pas anodin. C'est vouloir définir d'abord

la noblesse de la période par la chevalerie et la courtoisie. C'est aussi adopter une démarche sociologique, où l'« habitus » de P. Bourdieu est préféré aux institutions des légistes dont les définitions ont souvent biaisé l'approche de l'aristocratie médiévale. D. Crouch montre, en effet, combien en axant juridiquement leurs analyses sur la nature de la propriété des terres en Grande-Bretagne, et sur les privilèges en France, les historiens de la noblesse ont, des décennies durant, négligé l'essentiel. Il met donc la « chevalerie », qui se confond avec la noblesse à la fin du XII^e siècle, au cœur de son discours. Ce faisant, il rencontre les débats entre, d'une part, une tradition qui remonte au moins au XVIII^e siècle et qui se perpétue jusqu'à S. Painter, G. Duby ou J. Flori et, d'autre part, une tendance que représentent, à partir des années 1980, J. Gillingham, M. Strickland, C. S. Jaeger, R. Kaeuper et – peut-être aussi, sous réserve de la justesse de l'opinion du recenseur – de D. Barthélemy dans son dernier ouvrage *La Chevalerie*, paru en 2007, trop tard pour être intégré par l'auteur. La première de ces écoles insiste sur l'influence extérieure de l'Église dans la mitigation de la violence nobiliaire par une idéologie chevaleresque, issue de la Paix de Dieu et de la prédication de la croisade. En revanche, la seconde adopte sans ambages l'anthropologie culturelle pour méthode afin de conclure que, tout au long du Moyen Âge et de façon endogène, la société guerrière génère ses propres codes pour épargner des vies dans les combats, pour augmenter son honneur et pour affirmer sa domination sur la paysannerie. D. Crouch monte en épingle le contexte postchrétien où naît cette dernière tendance, pour proposer habilement de dépasser le débat en opposant, textes et analyse sémantique à l'appui, une « prud'homie » ancienne, mêlée de stoïcisme, d'éthique vétérotestamentaire, mais aussi de morale cléricale, à la « chevalerie » chrétienne, dont J. Flori avait imparablement démontré la naissance, pour le moins terminologique, autour de 1170, tout comme il avait su en retracer la préhistoire antérieure.

L'auteur croit donc à l'intégration de modèles, sinon évangéliques, du moins religieux, par les combattants. Dès son premier chapitre, il cite Foulques le Rechin, comte d'Anjou, attribuant, vers 1080, l'une de ses victoires aux feuilles d'une Bible qui ont servi à fabriquer les ailerons des carreaux d'arbalète lancés par les siens. Même si, sous ses dehors « superstitieux », cette anecdote rebute une spiritualité qu'on pourrait qualifier de moderne, elle n'en témoigne pas moins de la religiosité des combattants médiévaux, prêts à infléchir leurs pratiques au gré des prêches cléricaux. Enfin, sa première partie s'arrête à la fin du XIII^e siècle sur l'apparition de traités écrits sur la chevalerie, dont les mœurs sont désormais codifiées. C'est l'un des rares passages où l'auteur, attentif ailleurs à préciser de façon solide le contexte de création de nombreuses œuvres qu'il cite, peut être pris en défaut factuel en deux petites occasions (p. 80-81) : il affirme à tort que Ramon Llull (de fait un courtisan, puis un tertiaire franciscain vivant à la façon d'un religieux) est un « homme d'affaires » et que le *Lancelot* en prose a été rédigé en Bourgogne (plutôt qu'en Berry, comme le laissent supposer les toponymes qu'il contient).

La seconde partie porte sur la parenté. D'après D. Crouch, la méthode taxinomique, classant les familles selon des catégories, et surtout la théorie de la nucléarisation progressive du groupe de parenté, héritées, toutes deux, de F. Le Play et reprises par É. Durkheim ou M. Bloch, ont fortement influencé la thèse de l'école franco-allemande de K. Schmitt et G. Duby. Au sujet de ce dernier, il avance que « la pensée systématique de Georges Duby menait toujours les idées à leur conclusion logique » (p. 107). Une telle assertion signale peut-être ce qui différencie le plus profondément l'historiographie française et l'historiographie anglo-américaine, issues respectivement, pour faire court, des présupposés de R. Descartes et de F. Bacon, du rationalisme et de l'empirisme, de la méthode déductive et

de la méthode inductive. C'est pourquoi, à l'encontre du modèle de parenté franco-allemand, D. Crouch penche du côté des historiens américains qui, comme S. D. White ou C. B. Bouchard, misent sur « la méthode empirique, qui teste les schémas pour la compréhension de l'histoire à l'observation des faits » (p. 112) ; il met, de même, en avant la « mutation documentaire », chère à D. Barthélemy, pour nier le passage de la *Sippe* au lignage. Tout en constatant que les travaux sur la famille sont moins nombreux sur l'île que sur le continent, en raison de la rupture que représentèrent pour les vieilles lignées anglo-saxonnes les années 1066-1070, il admet que les médiévistes britanniques sont redevables de la thèse de F. Maitland sur l'importance de la famille souche et la primogéniture, surtout à partir des années 1180. Il conclut enfin que « la vision d'avenir pourrait être une pluralité de structures dans les familles médiévales à l'intérieur de chaque génération » (p. 123). Cette thèse renvoie encore à l'empirisme méthodologique. Rétive à la simplification qu'entraîne toute abstraction ou modèle, elle présente certes avantageusement la réalité sociologique dans toute sa complexité et sa diversité. S'il a été toutefois formé dans l'esprit de l'historiographie des *Annales*, comme c'est le cas du recenseur, le lecteur n'en regrette pas moins la dispersion qu'elle provoque en l'absence d'une construction rationnelle ferme. Il en va de même avec l'effacement de toute chronologie dans l'évolution de la famille, mais aussi dans la condition féminine, pour laquelle D. Crouch méconnaît la détérioration en dépit du changement radical que suppose le passage du douaire à la dot ou la diffusion du droit romain savant au XIII^e siècle. Au nom de la complexité et de la subtilité, niant toute mutation, il penche plutôt pour une situation stable des femmes, « qui n'empira ni s'améliora » (p. 322).

Ces critiques, ou plutôt ces questionnements, sont bien infimes au regard de la brillante présentation des structures de parenté selon une perspective sociologique et, en raison même de la négation de toute évolution, synchronique. D. Crouch sépare l'axe vertical ou lignage, renvoyant à la filiation, de l'axe horizontal ou parage, qui englobe consanguins, affins et alliés. Chaque noble en tire de la reconnaissance sociale, dans le premier cas, par l'ancienneté de sa généalogie, la qualité de son sang ou le souvenir des ancêtres, et dans le second, par les relations familiales qui lui apportent protection, solidarité, faveurs et cadeaux. À partir des années 1100, les critiques, fréquentes dans les milieux savants, sur la naissance dans une maison nobiliaire comme facteur de succès au détriment de la méritocratie témoigneraient de la force de ces préjugés ou d'un retour, tant soit peu superficiel, aux classiques latins. Preuve en est l'invention du « snobisme » qui se concrétise alors dans l'héraldique, dans la sculpture funéraire ou dans la rédaction de quelques rares généalogies. D'après l'auteur, le terme de *snobbery* (qui pâtit cependant d'une trop forte charge péjorative pour devoir, à notre goût, être retenu dans une analyse tant soit peu neutre ou du moins distanciée) est préférable à l'« émulation » d'A. Smith ou au « consensualisme » de M. Weber, même si ces notions se renvoient les unes les autres. Elles recouvrent, en effet, la même idée de la construction des statuts des personnes et de l'identité des groupes sociaux par le regard que la société tout entière porte sur eux. Elle renvoie au besoin du noble de répondre à ce contrôle collectif, par l'image qu'il affiche de soi et par les biens qu'il consomme de façon ostentatoire.

La troisième et la quatrième parties de l'ouvrage, relatives à la classe et à la seigneurie, insistent davantage sur les différences entre la France et l'Angleterre. Celles-ci ne sont pas seulement de nature historiographique, comme le prouve l'apparition de lettres d'anoblissement dès 1270 dans le royaume de Philippe III, contrairement à l'île où nulle décision royale n'entérine l'ascension des marchands

et des paysans vers la *gentry*. Il n'empêche que l'historiographie britannique, redevable de H. Maine et F. W. Maitland, a toujours perçu la noblesse sous l'angle juridique de la propriété de la terre (*tenure*), où priment le fief et la pyramide féodale dans la définition de cette catégorie sociale. En dépit d'un rapprochement entre E. Power, professeure à la *London School of Economics*, et M. Bloch dans les années 1930 où, en dépit du marxisme des fondateurs de *Past and Present*, cette perception légaliste n'a jamais été tout à fait surmontée. Elle touche également les études françaises du début du *xx*^e siècle, influencées par un courant qui insiste sur le privilège nobiliaire, dont les origines se trouvent dans l'œuvre de H. de Boulainvilliers et dont se fait l'écho P. Guilhaumoz, voire M. Bloch. Pour D. Crouch, le point d'inflexion essentiel est la thèse de G. Duby sur le Mâconnais (1953) et les notions de mutation et d'abaissement du ban qu'elle diffuse. D'après l'auteur, c'est précisément en relisant les historiens du droit anglo-américains que D. Barthélemy pourra les contester. Contrairement à l'hypothèse de T. N. Bisson, le modèle « mutationniste » ne saurait, dit-il, cadrer chronologiquement en Angleterre avec la guerre civile des années 1135-1147, puisque la multiplication de châteaux, les guerres civiles, les nouvelles redevances seigneuriales et l'usurpation de droits régaliens sont de courte durée et puisque la reprise en main de la royauté se fait aussitôt sentir. Le contrôle du roi d'Angleterre sur la noblesse est également lourd dans le domaine de la féodalité : en comparaison de la France, les fiefs insulaires sont plus petits sur l'île et toujours redevables de service militaire. Enfin, dans sa vision personnelle de la domination nobiliaire, l'auteur insiste, à juste titre et de façon encore fort britannique, sur le *bastard feudalism* et sur l'*affinity* (traduire peut-être par clientélisme, patronage, évergétisme, paternalisme ou caciquisme), qui marque la prépondérance sociale de l'aristocratie.

De façon peu française encore, l'ouvrage manque d'une conclusion générale. Néanmoins, en le refermant, le lecteur récapitule par lui-même ses acquis et en constate la richesse. En particulier, il comprend que la genèse de la noblesse à la fin du *xii*^e siècle s'identifie pleinement à celle de la chevalerie. L'aristocratie se construit alors dans la reconnaissance sociale envers un groupe de parents, pratiquant la guerre, affichant sa généalogie ou adoptant les modèles culturels de la cour royale ou princière. Sa domination sur les autres catégories est ainsi davantage une affaire de réseaux de pouvoir que de perception de la rente. Dégagé de main de maître, un tel modèle est toujours justifié par l'analyse rigoureuse des documents de la période et par la lecture critique des travaux des autres médiévistes. *The Birth of Nobility* marque doré et déjà un jalon essentiel de l'histoire sociale européenne.

Martin AURELL.

Anne-Marie Flambard-Héricher et Véronique Gazeau (éd.), 1204.

La Normandie entre Plantagenêts et Capétiens, Caen, Publication du CRAHM, 2007, 442 p.

Cet ouvrage constitue le recueil des actes du colloque international organisé à l'initiative de la Société de l'histoire de Normandie, destiné à commémorer le rattachement de la Normandie au domaine royal capétien en 1204. Il comprend 24 contributions d'auteurs principalement français et anglais, qui abordent de très nombreux aspects de la question, balayant ainsi plusieurs champs historiographi-